

Sœur Kinga de la Transfiguration, *o.c.d.*

Je ne me suis pas dérobée...

Journal



 *témoins de Vie*

Sœur Kinga de la Transfiguration, *o.c.d.*

Je ne me suis pas dérobée...

Journal



Entrée en 1998 au Carmel de Magyarszék (Hongrie), sœur Kinga de la Transfiguration de Notre-Seigneur (Judith Büki) apprend en 2006 qu'elle a un cancer. Elle *ne se dérobe pas* face à l'évolution inexorable du mal, ni la pénibilité des soins. Devant l'abandon confiant dont elle fait courageusement preuve, neuf mois avant sa mort en 2009, sa Prieure lui demande de tenir un journal. À la lumière d'une fin inéluctable, c'est la relecture de sa vie qu'elle entame alors, une redécouverte de son histoire avec Dieu.

Au fil des pages, elle nous livre un témoignage sur les deux périodes de son existence, depuis son enfance jusqu'aux premières années au carmel, et son combat contre la maladie. Au cœur même de l'épreuve, elle rend compte de l'espérance qui la fait vivre au jour le jour, elle dit avec simplicité son cheminement intérieur, le OUI indéfectible à son Seigneur pour offrir avec Lui sa souffrance, trouver du sens à sa maladie et sa mort à venir.

Cette lente transfiguration invisible est une petite voie qui peut aider autant les malades que les accompagnants, pour donner une vision salvatrice à l'épreuve.

JE NE ME SUIS PAS DÉROBÉE...

Sœur Kinga de la Transfiguration

carmélite

1973-2009



Journal

Collection  *témoins de Vie*

 Éditions du Carmel

2011

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

entendu que *dans deux jours commençait une retraite accompagnée personnellement...* Juste ce que je désirais ! Seulement pour les jours suivants, j'avais déjà beaucoup de projets. Que faire ? Je me dis : je vais demander à Maman. Elle me conseille toujours de tout laisser tomber. Ainsi j'aurai la conscience tranquille ! À ma grande surprise, elle dit : « Vas-y ! » Il ne me restait rien d'autre à faire que de régler mes affaires, préparer mon baluchon et repartir pour l'Alföld⁷. Ah ! Si Maman avait pu alors me dissuader ! Mais trop tard ! j'avais pris ma décision ! Je tombais à la dernière seconde dans une retraite très soigneusement organisée et préparée. Comme je l'appris ensuite, les autres participants s'y préparaient depuis un an en accomplissant des tâches précises, en remplissant des questionnaires... Le Père Ödön Nemes⁸ m'a accueillie à bras ouverts devant toute la communauté en disant : « Voici le cadeau de Dieu !... » Ce mot d'accueil m'a beaucoup émue, jamais personne ne m'avait dit une chose pareille et je n'avais jamais pensé que je pouvais être un cadeau.

J'ai reçu comme accompagnatrice M., Petite Sœur de Saint François. Elle me faisait très peur, parce qu'elle me réprimandait souvent, à cause de ma conduite ou de mon habillement. Cependant je décidai de répondre à toutes ses questions. J'éprouvais d'ailleurs du respect pour elle, parce que de tous les auxiliaires du P. Ödön, pendant les temps de prière, c'est elle qui avait le visage le plus rayonnant. La retraite a duré à peu près une semaine, elle se déroulait en total silence. Il y avait des méditations de textes d'Écriture, des conseils pour la prière, des questions pour la relecture de la prière. Deux rencontres par jour avec l'accompagnateur, nouvelles instructions. Chaque jour une "conférence" du Père Ödön étayée éventuellement par les témoignages de ses auxiliaires. Pour moi tout cela était nouveau

et pas très facile à vivre. La demi-heure consacrée à la prière me paraissait toujours durer une éternité, je ne savais avec quoi la remplir. Je ne savais pas comment me tenir pendant les temps de prière. J'avais mal au dos, aux genoux... De ce point de vue, cela a été une semaine difficile. Mais si je pense au chemin intérieur parcouru et à tout ce que le Bon Dieu fit pour moi pendant ces jours, alors je vois que cela a été l'une des expériences les plus belles et les plus importantes de ma vie. Là est cachée ma « Galilée », le lieu où je vécus une relation d'amour toute particulière avec Jésus où je peux toujours revenir puiser lumière et paix, quelles que soient mon obscurité ou ma désespérance actuelles.

Nous étions à la dernière semaine d'août 1997. J'ai reçu du Seigneur beaucoup de grandes grâces. Je n'en fais pas de récit détaillé, j'essaie de te raconter, sœur Myriam, ce qui fut le plus important au début de ma vie religieuse. Je voudrais parler de la Route qui mène à la vie religieuse. Des grâces reçues, il s'avérait que l'amour du Seigneur est puissant et fort, presque impossible à supporter à la pauvre nature humaine. Et d'autre part je faisais l'expérience de la gratuité de l'amour du Seigneur qui est sans conditions et me devance toujours. Nous savons tous cela, je le sais, mais c'est autre chose d'en faire l'expérience personnelle ! Ces premières grandes grâces ne m'ont donné aucun orgueil parce que je ne comprenais pas ce qui m'arrivait et que je devais continuellement lutter pendant les temps de prière. J'ai fait une autre grande découverte déterminante pour la suite de la retraite : pendant une méditation le Seigneur m'a mis devant les yeux trois éventualités de vie : fonder une belle famille chrétienne en étant épouse et mère ; ou bien rester seule et me consacrer à Dieu en servant les hommes ; ou enfin la vie religieuse. En un instant j'ai vu la beauté et la difficulté, la valeur et les dangers de chacune de ces éventualités. Il est

possible de servir Dieu dans chacune de ces voies. Et j'ai entendu : « *Choisis !* » Je savais que le Seigneur me donnait la liberté de choisir et m'assurait que je le glorifierais par mon choix, quel qu'il fût, que de toute façon Il m'aimerait et que mon choix se réaliserait vraiment. Je ne peux mieux décrire cette grâce. Cela a été un instant de très grande lumière.

Je n'ai pas donné tout de suite ma réponse. J'ai accompli les tâches qui nous étaient proposées. Je priais en partant des différentes époques de ma vie, de la guérison de mes blessures, de la miséricorde de Dieu etc... Malheureusement je ne gardais pas totalement le silence. Non que parler m'ait manqué, mais je me trouvais prise dans le monde des Paulins⁹, j'ai fait la connaissance du P. Benoît, d'un jeune Père Paulin qui était là et d'un autre qui était sur le point d'abandonner sa vocation. Ils m'ont appelée le soir plusieurs fois dans leur cuisine pour parler et prier. Je ne veux pas allonger, mais cela aussi a influencé ma recherche.

J'ai reçu un jour la tâche d'aller à la grotte de Bethléem et d'observer ce qui allait se passer. C'était tout à fait inhabituel pour moi, je ne savais que faire. Le lendemain j'ai dû visiter l'atelier de potier de Jérémie. À mon grand étonnement j'y ai vraiment été et je suis revenue à Petőfiszállás juste à la fin du temps de prière. J'ai vu le Maître préparer mon vase à moi. Je ne veux pas tout dire en détail et cela me coûte, car tout cela a été si important pour moi. Mais regardons plutôt du point de vue de ma vocation. Ce fut long de préparer cette poterie. J'attendais : qu'allait-il en sortir ? Une assiette dans laquelle on peut manger ? Une tasse pour boire ? Une carafe d'eau ou de vin ? Première cuisson, passage de l'émail, deuxième cuisson, le récipient a abouti sur l'étagère. Il avait l'air parfaitement inutile, on ne pouvait rien en faire. J'ai demandé : « Pourquoi est-il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

du monde affectif des enfants, de leurs réactions, de leurs comportements. Les enfants expriment tout cela dans leur conduite extérieure ; nous adultes, nous nous voilons notre réalité ou bien nous en faisons une idéologie. Cela a été une grande grâce de me rendre compte à bien des reprises que je réagissais de façon infantile, et cela dure encore. Je le compris : l'amour sponsal de Jésus était une confiance donnée à l'avance, un amour totalement gratuit, mais moi je n'y étais pas encore prête. Ce n'était pas parce que j'étais meilleure, plus mûre, plus digne d'affection qu'Il m'avait choisie, mais parce qu'Il était passé près de moi et que ma misère l'avait rempli de compassion.

Un mois après mon entrée, cette découverte a été confortée par la lecture du verset de l'Évangile de Luc : « Ainsi de vous ; lorsque vous aurez fait tout ce qui vous a été prescrit, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles ; nous avons fait ce que nous devions faire. » ^(Lc 17, 10) Cela m'a aidée à descendre de ma haute monture, à remettre en place mon autosatisfaction d'avoir renoncé à tout et tenu bon envers et contre tout pour donner ma vie à Dieu... Je ne suis qu'un serviteur inutile, je n'ai fait que mon devoir.

Pendant mon stage ma relation à Dieu s'est peu à peu enracinée. Je savais que j'étais un enfant, un petit enfant, et que Dieu était mon Père. Deux mois après mon entrée, j'ai reçu la croix de postulante pour le premier dimanche de l'Avent et j'ai dit alors au Bon Dieu :

Merci de la confiance et de l'amour avec lesquels tu m'as appelée !

Merci de cette confiance que tu m'as accordée à l'avance quand tu m'as accueillie comme ta fiancée !

Je te rends aujourd'hui l'anneau de nos fiançailles.

C'est mon plus grand trésor.

Cependant je dois grandir et recevoir une éducation pour que tu fasses de moi ce que je dois être.

Et quand tu me jugeras prête,

alors rends-moi ce cher trésor, si telle est ta volonté.

Les années qui ont suivi, je me suis toujours adressée à Dieu comme à mon Père très bon.

DIGRESSION

Aujourd'hui nous fêtons Noël. À ta demande j'interromps mon récit et je tâche de formuler notre conversation d'aujourd'hui.

Tu m'as demandé comment je vivais ces jours ? L'Avent s'est mal passé, chaque jour apportait son lot de difficultés, de maux de tous genres, d'épreuves, de décisions difficiles à prendre, de souffrances.

J'ai pensé : « Nous sommes en Avent. Nous attendons le Seigneur. Moi aussi je l'attends. Peut-être va-t-il me prendre et m'emmener avec lui ! Ou bien il arrivera d'une autre façon ». Noël est arrivé. Le Bon Dieu a voulu que je le passe encore ici avec vous. Je ne sais quels plans il a sur mon avenir. J'ai confiance qu'il aura pitié de moi et me prendra avec lui. Mais si son plan est différent, s'il veut que je souffre encore ou que je serve, je l'accueille avec un cœur reconnaissant.

Vous m'avez demandé, comment est-ce que je pense à la mort ? Il me revient toujours ce que j'ai vécu une fois que j'étais très mal à l'hôpital, cette certitude qu'il est **impossible** que je ne tombe pas dans les bras du Bon Dieu. Non pas parce que je suis bonne ou mauvaise, ni parce que j'ai fait ceci ou cela, mais tout simplement à cause de lui. Je suis sûre qu'il me prend dans ses bras et m'élève à lui avec amour. Je ne pensais alors pas aux tourments. J'ai confiance que si le passage s'accompagne de

grandes souffrances, la bonté du Seigneur est là pour aider.

Ma deuxième pensée se formule ainsi : j'ai donné ma vie à Dieu, complètement, dans toute la mesure qui dépendait de moi. Je suis à Lui : qu'importe que ce soit ici ou là.

Cela m'a bouleversée que tu me dises que tu donnerais volontiers ta santé pour la mienne. Ta propre course est peut-être près de s'achever, tandis que moi il me resterait beaucoup à accomplir. Je ne dis pas bien. Tu n'as pas employé ces mots, mais il est déjà tard, je n'ai plus la force de penser.

J'étais incapable de réagir comme il fallait. Tu ne pouvais pas le savoir, car je n'en ai parlé à personne, mais il y a à peu près 7 ans à une période particulièrement difficile, moi aussi j'ai fait cet acte d'offrande. Je n'ai pas voulu le dire, il était suffisant que tu saches que je priais beaucoup pour toi, pour ta santé, pour que tu puisses remplir ton service de Prieure. Le reste, c'est le secret du Bon Dieu : pour qui, où, comment, pourquoi il donne ses grâces.

Ces deux ans de maladie, m'as-tu dit, ont brûlé beaucoup de choses en moi qui étaient des fautes, des obstacles, et si une nouvelle chance m'était donnée, je pourrais continuer à vivre peut-être mieux, plus saintement. Peut-être. En moi vit une crainte : et qu'arrivera-t-il si la beauté que le Seigneur m'a donnée me rend présomptueuse ? J'en ai déjà parlé, du chant du prophète Ezéchiel concernant Jérusalem, la femme infidèle.

Je pense à la « retraite » du Paquier en automne, à la prière de saint Nicolas de Flue :

*Ôte de moi tout ce qui fait obstacle à ma marche vers Toi,
mon Seigneur et mon Dieu !*

Serait-ce que la santé serait un obstacle dans ma marche vers le Seigneur, dans ma vie concrète, actuelle ?

J'arrête. Je sens que cela ne peut plus durer longtemps, mes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Kinga postulante



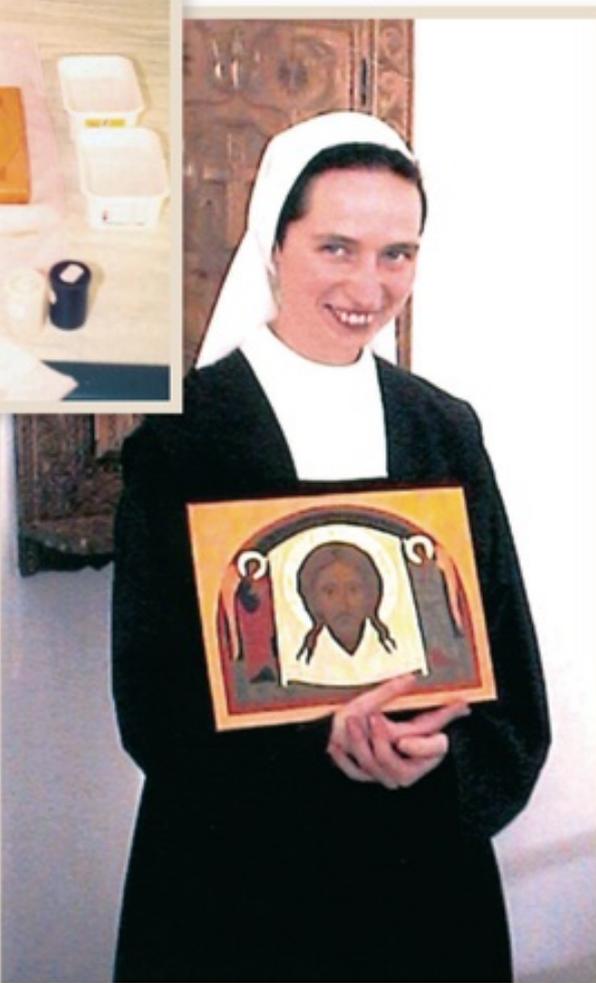
Kinga novice



Consécration de la chapelle le 18 avril 2004



À l'atelier d'écriture d'icônes



Avec l'icône du Christ non peint de main d'homme

Avec sœur P. et des chevreaux nouveau-nés sur leurs genoux



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

relation avec sœur Marie-Elisabeth. Comme responsable je la trouvais assez sévère, aucune bagatelle ne lui échappait. C'était parfois désagréable et impitoyable, mais j'estimais l'attention qu'elle nous portait : nous étions vraiment importantes à ses yeux et elle prenait vraiment soin de nous. Elle était à la fois exigeante et miséricordieuse. Elle savait par exemple combien j'avais besoin de sommeil, et ce que je pouvais supporter. Elle ne me gâtait pas en me dispensant fréquemment de la prière du matin, mais une fois ou l'autre elle me permettait de dormir plus tard. Une fois j'ai eu l'honneur non seulement de préparer son déjeuner, mais de le lui porter à l'infirmerie. Elle m'a accueillie gentiment. Je n'ai pas osé la déranger en restant longtemps, mais je lui ai dit combien je la trouvais maigre. Elle m'a dit : la Sainte Vierge arrangera cela. Je sentais qu'elle faisait tout pour guérir, qu'elle supportait tout dans ce but et qu'elle s'efforçait de nous insuffler du courage.

J'ai déjà raconté ma rencontre avec elle à l'heure où elle est retournée au Père. La joie rayonnante de son visage quelques heures après sa mort a eu pour moi une grande signification. C'est afin de voir cette joie que j'ai demandé la photo. Je voyais sur son visage la lumière de la Transfiguration et j'aurais voulu voir cette lumière. Plus tard quand j'ai commencé à peindre des icônes, j'ai pensé que cette image m'aiderait à peindre la Transfiguration.

J'ai été hospitalisée une ou deux semaines après la mort de sœur Elisabeth en immunologie. C'est absolument par hasard que l'on a découvert ma maladie, et on a jugé mon état assez grave. Alors j'ai senti que le Seigneur avait accepté mon sacrifice, et tu me l'as confirmé. Je continuais à assumer la souffrance et la tâche de sœur Marie-Elisabeth.

J'ai commencé à éprouver un sentiment de responsabilité

grandissant à l'égard de la communauté. Je ne sais pourquoi ni comment c'est venu, mais j'ai senti un désir de plus en plus impérieux de prier pour la communauté, pour toutes les sœurs ensemble et chacune en particulier.

Chaque matin, j'offrais ma journée avec les sacrifices, les joies, les difficultés et les tâches qu'elle comporterait pour une sœur bien concrète. Une relation très particulière m'a unie et m'unit toujours à sœur Elisabeth, mais je ne puis l'exprimer par des mots.

Je me souviens que dans les temps qui ont suivi sa mort, j'ai souvent pensé : maintenant sœur Marie-Elisabeth voit ce que je fais dans le secret. Qu'en pense-t-elle ? Quelle conduite trouverait-elle bonne ? Puis au cours des années je lui ai souvent rendu visite avec mes soucis, mes joies, mes questions. Je lui ai souvent demandé de prier pour la communauté et pour des personnes précises. Je lui ai demandé de m'aider quand je me sens très seule. Dans ma maladie actuelle je me tourne souvent vers elle pour lui demander : comment, elle, a-t-elle vécu sa maladie ? Jusqu'à quel point dois-je me faire violence, et quand faut-il relâcher mon effort ? Comment puis-je vivre la vie de tous les jours ? Comment prier ? Que faire de ma faiblesse ? Ces derniers mois je lui demande : comment vivre son agonie ? Comment regarder la mort en face ? Que faire de la peur ? Comment supporter les maux, la souffrance, le dernier isolement ?

Je ne sais pas bien exprimer ma relation à sœur Marie-Elisabeth. Ce sont seulement des fragments que je jette sur le papier. Sa présence est tantôt lointaine, tantôt proche. Je crois qu'elle est avec nous, qu'elle fait attention à nous, qu'elle nous aide. Je crois qu'au Paradis nous nous sentirons un peu plus chez nous. Je crois que là ma vie trouvera sa plénitude !

LA COMMUNION DES SAINTS

J'ai eu l'idée d'écrire quelques-unes de mes pensées sur ma relation avec les membres de l'Église militante, souffrante et triomphante, juste ce qui me vient à l'esprit, sans vouloir tout dire.

Puisque j'ai parlé déjà de nos défunts, je commence par eux. Je n'ai pas vécu beaucoup d'enterrements. Grâce à Dieu notre famille n'a pas connu jusqu'à présent de grandes tragédies. Nous avons d'abord perdu notre grand-mère paternelle, elle est partie subitement d'une hémorragie cérébrale. J'étais déjà assez grande, j'avais 14 ans. Mes grands-parents maternels sont morts peu après presque en même temps, après avoir été malades pendant un ou deux ans. Comme j'étais déjà à l'Université, j'ai pu un peu aider à les soigner. Mon grand-père paternel a eu une longue vie, il a longtemps survécu à sa femme, il est mort quelques mois après mon entrée au Carmel. Le pauvre, il priait beaucoup pour que l'un de ses petits-fils soit prêtre. Il se serait peut-être réjoui d'avoir au moins une petite-fille religieuse, mais à cette époque, il ne pouvait déjà plus le comprendre ! Ce sont les seuls membres de ma famille que j'ai perdus et dans aucun de ces cas je n'ai trouvé la mort tragique.

Nous habitons près du cimetière de Farkasréti²⁰, il y avait à côté du cimetière une église et une école où je suis allée. Pour des raisons pratiques, nous allions souvent, presque chaque jour, au cimetière. Plus tard j'y suis allée non seulement parce que c'était le chemin le plus court, mais parce que j'aimais m'y promener. J'aimais cette paix, cette tranquillité, ce silence. Et de plus en plus fréquemment je parlais avec ceux dont je pensais qu'ils vivaient, qu'ils sont là et maintenant tout à fait heureux.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

désire être carmélite. Je crois que le Bon Dieu m'a appelée ici et je désirais de tout mon être lui donner mon oui, lui donner toute ma vie. Mais je vois que je ne suis pas apte, c'est seulement mon désir, mais ce n'est pas la volonté de Dieu, alors il vaut mieux que je parte. La conversation s'est achevée sur ces mots. Je sentais le sol se dérober sous mes pas, je sentais que j'avais tout perdu. Dans mon embarras, ne sachant que faire, je suis allée goûter, pourtant je n'avais pas faim du tout. J'étais debout au réfectoire, je fis le signe de croix : « Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit ». Et alors j'ai senti, entendu (?) ! « Je te bénis » comme si Dieu, Père, Fils et Saint Esprit m'avait béni. Je ne m'y attendais pas le moins du monde, car je sentais plutôt que « Je suis rejeté de devant tes yeux » (Jon 2, 5) ; et une très profonde paix m'a envahie. Ainsi pouvais-je continuer à aller, en accueillant l'inacceptable aussi. Mais quelle ne fut pas ma surprise quand ce soir-là, à la fin de la récréation tu as annoncé que ma prise d'habit aurait lieu le 15 octobre !

C'est alors que la fête du 26 août, de la Transverbération de Notre Sainte Mère, s'est gravée pour toujours dans mon cœur. Et bien que la grâce que j'avais reçue ce jour-là soit tout à fait différente de celle de la Transverbération, il y a pourtant un lien entre les deux. Dieu avait blessé mon cœur d'une nouvelle façon.

La préparation à ma prise d'habit fut un temps plein de joie. La communauté n'avait pas de sœur robière. Quand on annonça ma prise d'habit prochain, sœur M. partit de façon inattendue. Nous pensions que c'était pour un temps bref. Pourtant je pressentais quelque chose, car après lui dit au revoir j'ai couru à la crypte prier pour elle et demander à sœur Elisabeth

d'intercéder pour elle. Il y avait environ six mois qu'elle était avec nous et je l'aimais beaucoup.

La roberie restait donc vide après son départ. On confia à sœur M.M. la tâche de coudre mon habit, ce fut le seul qu'elle fit. Sœur L. cousit mon manteau, une autre sœur qui était du Carmel de Plappeville cousit mon voile. Un jour nous étions toutes les trois ensemble à la roberie : toi, sœur M.M. et moi. Nous avons essayé l'habit et nous cherchions les pièces annexes du voile, bande plexiglas et support en métal. Tout était à l'abandon. Tu as demandé à sœur M.M. si elle pouvait effectuer ce travail ? Je crois qu'il fallait préparer le support pour le voile. Alors j'ai dit que moi j'apprendrais bien volontiers à le faire. Plus tard il s'avéra que tu ne pensais pas seulement au voile mais à tout le travail de la roberie. Et comme je m'étais offerte avec tant d'enthousiasme, tu as répondu qu'après ma prise d'habit, tu me nommerais robière. Je n'avais pas exactement compris de quoi il s'agissait, mais je me suis beaucoup réjouie. J'espère que je n'ai pas blessé sœur M.M. Elle ne s'est pas froissée de ce que j'ai mis mon grain de sel dans cette affaire et lui ai pris ce service. C'est ainsi que je suis devenue robière. Il y a presque dix ans que j'accomplis ce travail qui me donne beaucoup de joie. Je pense que c'est un travail qui me va comme un gant. Il faut s'efforcer de faire de beaux habits, cela donne la possibilité de prendre soin de mes sœurs. C'est un bon instrument pour incarner dans le concret l'amour fraternel. C'est aussi un cadeau tout particulier d'accompagner (spirituellement) les postulantes vers leur prise d'habit. Cela donne l'occasion de prier pour la sœur à qui je fais un nouvel habit, une blouse de travail ou bien dont je répare les vêtements. Si je compte bien, j'ai aidé jusqu'à présent à donner l'habit du Carmel à quinze sœurs. Beaucoup de travail, beaucoup de prière, beaucoup de grâce. J'ai ainsi beaucoup appris. Avant la

prise d'habit, je dois rencontrer plusieurs fois la jeune qui va recevoir l'habit : il faut essayer, choisir la ceinture qui convient, le chapelet, le voile, etc..., la faire essayer de s'agenouiller et de se relever ; lui donner des conseils pour la façon de s'habiller et pour d'autres petites choses. Je sens que c'est un rôle maternel, même si l'accompagnement spirituel n'appartient pas à ma tâche de robière. Mais spirituellement je prends part active à la « naissance » de la nouvelle sœur. Après la prise d'habit je sens plus ou moins intensément la séparation. Il est né une nouvelle sœur qui doit suivre sa propre route. Je dois me retirer et la porter en silence dans mes prières pour la suite de sa route.

Mon travail de robière me donne aussi la joie de pourvoir aux besoins de mes sœurs. J'essaie de me rendre compte avec délicatesse si quelqu'un a besoin de quelque chose, surtout si la sœur est timide et demande difficilement. J'aime beaucoup ce travail. Je suis reconnaissante d'avoir à le faire. De tous mes emplois, c'est celui que je sens le plus mien, je crois que c'est celui auquel j'aurais le plus de mal à renoncer. Voilà donc le bref récit de ma carrière de robière.

Juste encore un mot là-dessus. Ce fut la première chose qui me fit sentir que j'avais de l'importance et qu'on avait besoin de moi. C'est une grande faiblesse de ma part. Je désire faire savoir que je suis utile. Je sais bien que la valeur de la vie ne vient pas du fruit de mes actes, mais malheureusement je ne suis pas encore arrivée à laisser cette vérité me pénétrer au fond du fond, afin de ne plus vouloir sans cesse démontrer mon utilité. Je dois apprendre à me regarder dans le regard de Dieu, avec son regard.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la liturgie.

Bien entendu je faisais des remplacements quand il le fallait. Je rendais volontiers tous les services possibles. Je ne me rendais pas encore compte que j'avais trop de travail, mais je n'avais que très difficilement la possibilité de trouver un peu de temps libre, même le dimanche.

EN RETRAITE EN NOVEMBRE 2000

J'avais fait des séjours assez proches l'un de l'autre à l'hôpital, puis à Flavignerot, et ensuite vint mon temps de désert de l'année. J'ai vécu tout cela comme une grande retraite, dont je pouvais dire : « Cela a été très dur, mais beau, et j'en suis reconnaissante ! » Le fil conducteur en était : « Or en ces jours-là, il s'en alla dans la montagne pour prier, et il passa toute la nuit à prier Dieu » (Lc 6, 12).

J'aurais voulu vivre la Nuit de saint Jean de la Croix, la nuit obscure de mon âme, comme Jésus dans l'adoration de Dieu. Cette pensée m'a accompagnée au long des années suivantes, surtout aux moments et aux endroits les plus difficiles. J'ai alors découvert les Chants du Serviteur d'Isaïe. J'y cherchais Jésus, – et j'y ai trouvé la route de disciple.

- Is 42, 1 9 Notre vocation
- Is 49, 1 9 Le Seigneur m'a caché...
c'est incompréhensible, même à mes propres yeux.
Il appelle encore, renouvelle son appel :
- Is 50, 4 9 Il rend disciple. Je dois l'écouter et assumer les conséquences de son appel... ;
- Is 52, 13 53, 12 Je ne puis moi-même en mesurer le résultat, mais c'est une vocation magnifique : pour beaucoup... !

Voir le Serviteur du Seigneur dans ses autres serviteurs !

Ceci n'est qu'un bref résumé. Ce fut une retraite difficile. Souffrance et gloire. Don plénier à tout et joie. Amour et accueil. À la fin, je « reçus » ce verset : « ... je n'ai pas résisté, je n'ai pas reculé en arrière » (Is 50, 5).

Oui, ce pourrait être ma devise : ne pas résister, ne pas reculer ! Ou encore, comme le dit saint Paul : « Agissez en tout sans murmures ni contestations... enfants de Dieu sans tache... » (Ph 2, 14).

Le temps de la profession était venu. Intérieurement je m'y préparais depuis longtemps, d'abord en priant avec l'Évangile de la Transfiguration. À nouveau le Seigneur me fit attendre. Nous avons choisi pour date de ma profession le 26 août. Le vote des capitulantes eut lieu au dernier moment. J'appris à attendre, à accueillir.

Ma retraite se déroula avec Jésus en prière, et dans la prière je vécus un grand silence. Le Seigneur m'invitait à l'humilité. Il m'invitait à aimer la place où Dieu m'avait mise ! La liturgie du jour était pleine de textes invitant à l'humilité :

– « Quiconque n'accueille pas le Royaume de Dieu en petit enfant... » (Lc 18, 17).

– « ... qui s'élève sera abaissé... » (Lc 14, 11).

– « Beaucoup de premiers seront derniers... » (Mt 19, 30).

– « ... celui qui parmi vous tous est le plus petit, c'est lui qui est grand. » (Lc 9, 48).

Je pourrais encore écrire d'autres détails de cette retraite, mais c'est assez. C'est le thème persistant de ma vie spirituelle.

26 AOÛT 2001. JOUR DE MA PREMIÈRE PROFESSION

Je m'y étais beaucoup préparée. Je désirais très fort me donner plus pleinement au Bon Dieu, m'engager plus pleinement envers Lui et la communauté.

Le Bon Dieu a voulu que tout se passe autrement que je ne le désirais dans les détails extérieurs : la façon dont le jour s'est déroulé, les personnes présentes, la réception après la cérémonie, la récréation du soir, etc. J'ai passé la journée dans une grande solitude intérieure, dans le délaissement. Mais ce n'est pas cela qui compte. Ce qui compte, c'est l'alliance qui a été alors conclue. Dieu n'a pas voulu que « je cueille de fleurs » (saint Jean de la Croix), ni que l'amour des créatures ne m'écarte de l'essentiel. Il nous faut tous en passer par là. J'ai observé par la suite dans le cas d'autres sœurs que l'une ou l'autre de leurs fêtes (prise d'habit, profession) ne se passait pas comme elles l'auraient voulu, et qu'il leur fallait faire un grand effort pour l'accepter, gérer cette difficulté.

Ma première profession a été la digne introduction de l'année qui a suivi. On en parlait encore des années après. Tu n'as pas répondu aux paroles de ma profession par le texte habituel :

« Que le Seigneur te donne selon la richesse de sa gloire,
pour que se fortifie en toi l'homme intérieur...

... que le Christ habite en ton cœur par la foi...

afin que tu puisses saisir ce que sont la hauteur et la
profondeur...

et que tu entres par ta plénitude dans la plénitude de Dieu. »

(Ep 3, 16-19)

Mais par : « Que le Dieu de la paix te consacre entièrement.

Qu'il te fortifie de toute force,

pour que tu tiennes jusqu'au bout et que tu sois patient. »

(1 Th 5, 23-25)

Ce texte invite à plusieurs reprises à la paix et à la patience.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de loin en loin nous recevions une plaque de chocolat, que restait-il quand on la partageait entre huit ou neuf personnes ? La Saint-Nicolas nous paraissait une Terre Promise, parce qu'alors chacun de nous recevait un paquet entier de chocolat. Les uns le mangeaient tout de suite, d'autres, dont j'étais, en gardaient, mais cela avait l'inconvénient que ceux qui avaient tout de suite mangé toute leur part se tournaient vers nous pour nous aider à tout faire « disparaître ». Quand je suis devenue grande et que j'ai eu un peu d'argent de poche ou d'argent gagné par mon propre travail, je voulais pas le dépenser pour une telle bagatelle et je le gardais plutôt pour acheter des cadeaux ou par exemple pour m'acheter des chaussures ; je n'achetais donc pour moi-même que très rarement du chocolat ou des sucreries. Je pense donc que j'étais un être normal qui aime le chocolat, mais n'en est pas esclave.

Au Carmel la situation est autre. On a ce qu'on reçoit. Comme les enfants nous nous réjouissons si on nous donne quelque chose, la moindre bagatelle devient signe d'amour, d'attention. Le chocolat aide à dénouer les tensions. Moi, il m'aide beaucoup quand j'ai mal à la tête.

Je ne sais comment c'est advenu, mais je me suis rendu compte tout d'un coup que mes responsables, toi et sœur C., vous n'étiez pas favorables à ce que l'on me donne du chocolat. Si les personnes qui venaient me voir en offraient, il était rare que j'en reçoive une part, si je partais en retraite, il était rare que l'on m'en donne comme « provision de route ». Ce sont les deux circonstances où habituellement les sœurs reçoivent de petites gâteries. Une fois mes parents m'ont porté un paquet de biscuits dont j'avais très envie et je l'ai mangé. Je l'ai terriblement regretté et je l'ai raconté à sœur C. À part cet épisode, je ne me sentais pas particulièrement gourmande et je ne comprenais pas

pourquoi on me refusait le chocolat.

Je me suis dit que je voulais voir clair : qu'y a-t-il dans mon cœur, quel attachement désordonné pour que cette bagatelle me blesse ? J'ai décidé de ne pas être victime, de faire le sacrifice de moi-même, comme avant. « Nul ne me la prend (ma vie). Je la donne de moi-même. » Je me rappelle de ce jour. J'étais au début de mon année de communauté. Je décidai donc de ne plus manger ni chocolat, ni gaufrettes, ni bonbons ni rien de tel ! Sauf si c'est impossible de m'en abstenir parce que ce serait trop voyant. Et que ce soit notre secret à deux, au Seigneur et à moi. Si on me donne quelque chose pour la Saint-Nicolas, pour Noël, pour Pâques, je le donnerai sans bruit.

J'ai fait des expériences intéressantes. J'ai été fidèle à ma résolution. Et depuis je n'ai plus mangé de chocolat et je n'en ai plus eu envie. Pourtant mon désir de recevoir grandissait. C'était incompréhensible. J'ai réalisé que j'ai un besoin beaucoup plus profond et que l'on ne peut pas satisfaire. Le chocolat n'était qu'un symbole. Cela m'a fait mal quand je l'ai compris, et comme le chocolat était devenu pour moi un symbole, pendant longtemps je n'ai plus pu le voir. Quand je suis tombée malade, tu m'as encouragée à manger du chocolat pour que cela me donne un peu d'énergie, il a fallu à peu près un an pour que ma résistance intérieure cède et que je puisse à nouveau manger du chocolat. Maintenant je peux à nouveau me comporter tout à fait normalement sur ce point. Je parlerai plus loin de ce combat (demander, recevoir, accueillir), car il est typique de ce que j'ai vécu dans les années qui ont suivi ma profession solennelle. J'ai vraiment honte de gaspiller ma force et mon énergie pour de telles broutilles. Mais je me réjouis d'avoir pu avec l'aide de la grâce de Dieu me libérer d'un symptôme extérieur.

Qui es-tu, Seigneur ?

Et qui suis-je ?

Tout dépend de la façon dont je répons à ces deux questions. On en parle souvent quand on évoque l'histoire d'Abraham : « Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père pour le pays que je t'indiquerai. Je ferai de toi un grand peuple et je te bénirai... Par toi se béniront toutes les nations de la terre. » (Gn 12, 1-3)

Abraham, qui n'est encore qu'Abram, se met en route. Il ne sait sur la parole de qui, car il ne connaît pas encore Dieu, mais il part. Pas à pas sur la route, au fil des événements et de la marche il fait la connaissance de Dieu et il se découvre aussi lui-même. Abram va devenir Abraham. J'ai connu Dieu à la lumière des expériences que j'ai vécues. C'est dans le regard de Dieu que l'on se découvre soi-même.

Pourquoi parler de cela ? Il faut que je dise quelques mots de la façon dont s'est créée l'image que j'ai de Dieu. Il est difficile d'en parler. Moi-même je ne vois pas clair. On ne peut l'enfermer dans quelques catégories, car Dieu est trop grand, trop complexe, Il emplit tout. Il se présente toujours sous un nouveau visage. Tantôt sévère, tantôt entouré de miséricorde. Il est pourtant important de répondre à ces deux questions de fond, de leur apporter toujours de nouvelles réponses. C'est ainsi que se tisse entre Lui et moi la relation profonde. Et l'image que j'ai de Lui influe sur ma relation au monde, aux autres, aux événements.

Avant mon entrée au Carmel, je voyais Dieu sous le symbole du fiancé, après c'est plutôt le symbole du Père qui m'a parlé. Et à l'époque où nous sommes, cela a à nouveau changé lentement, invisiblement. Je ne saurais dire à quels événements ce changement se rattache, mais Dieu m'est apparu de plus en plus

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pardonner, de redonner notre confiance, de revenir à l'amour. Ce n'est pas facile. Une parole emportée et irréfléchie peut empoisonner la relation de deux sœurs, et parfois c'est très difficile à rattraper ! Le fardeau peut se porter pendant des années. Il faut faire très attention à cela. J'ai un exemple récent. On était à Noël, j'avais énormément de travail à la sacristie pour tout préparer. Comme j'en ai l'habitude, j'ai réfléchi et j'ai tout préparé pour l'avoir sous la main en temps voulu. Une sœur est venue à mon insu ranger la sacristie à sa façon, bien qu'elle sache que je n'aime pas cela. Quand je m'en suis aperçue, cela m'a mise en colère, son intervention me donnait plus de travail, mais surtout cela me gênait qu'elle se soit mêlée de mon travail. En un premier temps je me suis dit, je vais lui demander compte de ce qu'elle a fait et lui demander de m'en parler une autre fois avant de se mettre à ranger ce que j'ai préparé. Puis il m'est venu à l'esprit que j'étais incapable de lui parler paisiblement, j'allais la blesser, ce qui ferait plus de mal que de bien. Si je blesse l'amour fraternel, il est ensuite beaucoup plus difficile de remettre les choses en place. J'ai attendu de me calmer, j'ai attendu, je me suis calmée et je me suis rendu compte qu'il ne s'imposait pas de lui faire des reproches.

Je juge l'esprit d'accueil très important. J'accueille l'autre comme elle est, sans vouloir la transformer à mon image et à ma ressemblance.

Cela me rappelle un Vendredi Saint. Je faisais la cuisine et j'attendais en vain la sœur qui devait m'aider. Le temps passait et j'aurais eu besoin d'elle. Je ne me rappelle plus si je l'ai cherchée ou si j'ai envoyé quelqu'un la chercher, mais malgré mon appel elle n'est pas venue. Elle n'a pas dit un mot, mais elle a exprimé de toutes les façons possibles qu'elle était en colère et se sentait blessée. Cela m'a fait mal et dans ma prière j'ai porté

l'affaire devant le Seigneur : Mon Dieu, elle sera toujours ainsi ? Ou pire ? Comment vivre avec une telle sœur, de telles sœurs ? C'étaient des pensées qui me tourmentaient. J'ai beaucoup souffert en faisant cette prière. Je ne me souviens pas si une pensée particulière m'a aidée, mais à la fin de ma prière, j'ai accepté des mains de Dieu mes sœurs comme elles sont, dans la confiance que Dieu veille sur nous et nous garde toutes. Nous habitons encore dans les petites maisons du haut de la colline. En sortant pour aller à l'Office à la chapelle, j'ai vu un immense arc-en-ciel. Cela m'a donné la paix. C'est bien ainsi. Dieu a renforcé son alliance avec moi, avec nous.

Une autre expérience me revient à l'esprit : il n'est pas permis de nous fier à notre première impression ou sympathie. J'ai constaté plusieurs fois qu'une sœur peut paraître au premier abord lointaine ou énervante, mais que c'est elle par la suite qui me témoignera le plus d'attention, de gentillesse, de compréhension. Et celle qui paraît au premier abord compréhensive et exquise va peu à peu s'éloigner de moi.

Est-ce que je laisse l'autre pénétrer dans mon cœur ? Suis-je trop attachée à quelqu'un ? Qui est-ce que j'aime vraiment dans ma relation à l'autre ? Moi-même, parce que cette relation est bonne pour moi, ou bien l'autre, et suis-je alors capable de faire pour lui le sacrifice qui lui fait du bien, même si à moi il me coûte ?

En voilà assez. C'est ce qui m'est venu à l'esprit, sans vouloir tout dire. J'ai essayé de résumer en partant de mes expériences et de mes combats ce que je sais de l'amour, ce qui se dégage en moi de l'Écriture et des œuvres de Notre Sainte Mère.

Comme c'est beau ! L'évangile d'aujourd'hui parle du premier commandement : Mc 12, 28-34 ! Hier j'essayais d'écrire sur ce

sujet !

Je voudrais compléter ce que j'ai écrit : je n'en ai rien dit explicitement, mais cela se lit entre les lignes : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit et de toute ta force. » (Mc 12, 30) L'amour vient de Dieu, c'est avec Dieu que nous pouvons vivre l'amour. Dieu en est le but. Dieu est l'Amour. Il est important que nous aimions, afin d'être les fils de notre Père du ciel, de Lui ressembler. C'est par notre amour fraternel que nous pouvons le mieux exprimer notre amour pour Dieu : « Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit ne saurait aimer Dieu qu'il ne voit pas. » (1 Jn 4, 20) et « Ce que vous avez fait au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » (Mt 25, 40) Si nous voulons délaisser les hommes et n'aimer que Dieu sans intermédiaires, il est à craindre que nous n'aimions qu'un Dieu fait à notre image, une idole. Certes l'amour fraternel peut faire mal, parce qu'il nous fait rencontrer nos faiblesses, nos limites. Par contre il nous aide à rester sur la route de la vérité et à mieux nous connaître.

Dieu est le but. Nous ne devons pas nous coller à quelqu'un dans une relation exclusive. Si des paires de sœurs, des clans se créent, cela n'amène pas à Dieu les personnes concernées et cela abîme la communauté. Nous nous aimons sans nous être choisies, puisque c'est Dieu qui nous a rassemblées dans cette maison. Lui veut que nous allions ensemble vers Lui.

Tels sont les principes que nous essayons de suivre. Nous pouvons commettre des fautes, des omissions. Nous ne pouvons aimer tout le monde de la même façon. Au monastère aussi existe le risque d'acceptation de personnes. Nous sommes sur la paume de Dieu. Il nous aime. Qu'Il nous soit miséricordieux et nous aide à nous approcher de mieux en mieux de Lui, qui est l'Amour !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

zèle excessif ; je faisais remarquer à mes compagnes leurs fautes, leurs omissions, comme on me faisait remarquer les miennes. Depuis que j'ai fait profession solennelle, j'ai perdu cette habitude, je ne sens plus le besoin d'intervenir directement dans leur vie. S'il s'agit de choses importantes, j'en parle à leurs responsables ; par contre je me choque assez facilement de leur conduite. Il y a un ou deux ans j'ai fait une découverte : pour pouvoir poser sur elles un regard plus miséricordieux, je dois les accompagner sur leur route d'un regard de compassion.

La question des critères de décision de l'accueil ou du renvoi d'une jeune m'a fait beaucoup réfléchir. J'ai beaucoup lu les œuvres de sainte Thérèse, et c'est dans sa correspondance que j'ai trouvé le plus de remarques à ce sujet : elle parle de cas concrets. Faut-il recevoir telle ou telle ? J'ai trouvé récemment dans les écrits du P. Marcel, qui a longtemps été maître des novices, une liste des qualités demandées au candidat à la vie du Carmel. Tu dois la connaître, mais je l'écris. Qu'elle soit avec les pensées qui me viennent à l'esprit sur ce sujet et qu'à côté de mes pensées maladroites se trouve l'avis de quelqu'un d'authentique.

– Ceux qui savent aimer d'un cœur brûlant, entier, sans partage.

– Des âmes viriles – ou dans le cas de tempéraments féminins, avoir le respect du courage viril et être décidé à combattre à la vie, à la mort le « ou bien – ou bien » de la spiritualité de saint Élie ;

– L'esprit d'enfance : ceux qui sentent et savent qu'ils ne peuvent tenir seuls sur leurs jambes et qu'ils ont besoin de l'appui des bras de Dieu.

– Ceux qui sont cordiaux et enclins à l'amour fraternel.

– Ceux qui sont passionnés de simplicité.

- Ceux qui aiment Marie.
- Ceux qui n'ont pas de programme personnel.
- Les natures contemplatives et les âmes de prière.

Ce que je trouve le plus important, c'est que celles qui se présentent soient fermement décidées à suivre le Christ sur la route du Carmel et prêtes pour cela à tous les sacrifices. Nous avons entendu la parole de Dieu appeler. Cela nous a fait abandonner notre vie de jusqu'ici, nous a aidées à renoncer à ce que nous avions, et cet appel dure dans notre vie de tous les jours, dans les petits et les grands sacrifices. Il est souvent difficile de discerner les vraies motivations de celle qui se présente au Carmel, et de voir à quel point Dieu l'a touchée, mais si elle s'efforce de vivre sa vie religieuse avec détermination, cela prouve l'authenticité de ses désirs.

Quant à la formation, le plus important est la formation à la vie religieuse. De nombreuses jeunes ont beaucoup de connaissances, que ce soit dans le domaine musical, liturgique, artistique, ou bien beaucoup d'intelligence pratique, et je pourrais continuer l'énumération. C'est bon car cela nous permet de nous aider les unes les autres et cela aide au bon fonctionnement de la communauté, mais ce n'est pas le plus important : le plus important est que nous devenions des religieuses. Pendant un certain temps il faut faire une coupure, avoir les talents évidents et utiles. Il faut savoir renoncer à notre richesse. Le danger nous menace, nous les « anciennes », de faire plus attention aux services utiles que rend la postulante qu'à la façon dont elle avance dans la vie religieuse : fermons-nous les yeux à un éventuel blocage qui dure ? Voici un exemple : je me faisais depuis longtemps du souci pour une postulante. Nous travaillions souvent ensemble et elle se plaignait beaucoup. Tu lui disais souvent que le chant lui

donnait une chance favorable pour s'implanter dans la communauté, mais ce n'était pas assez. Elle ne pouvait se comporter en religieuse ni quand elle chantait, ni quand elle travaillait ou prenait part à la vie de communauté. Je pense à une autre qui avait une personnalité adulte, mûre, elle était remarquable pour régler les affaires, on pouvait compter sur elle. Mais elle orientait sa vie à sa façon, ne pouvait renoncer à ses conceptions, et c'est pourtant le fondement de la vie religieuse.

Je tiens pour important la détermination. Je m'engage sur la route de Dieu, je ne me tourne ni à droite ni à gauche, je ne désire pas aller ailleurs, je ne veux pas aussitôt changer mon entourage (j'essaie plutôt d'apprendre de lui !). Je m'engage de tout mon cœur sur cette route, je ne laisse pas les pensées suivantes effriter mes forces : peut-être le Seigneur ne m'a-t-il pas appelée ici. *C'est vraiment beaucoup me demander, de couper avec ma famille et de ne plus revenir à la maison ! On ne peut rien apprendre de telles responsables.* Ces phrases me viennent soudain à l'esprit, je les entendues dans la bouche de quelques jeunes. Pour ma part, je l'avoue, je n'ai pas eu de tentations de ce genre, je voyais que pour moi c'était la seule voie possible. Peut-être est-ce cela « la personnalité virile » dont parle le P. Marcel.

Je trouve important que les jeunes qui se présentent aiment la communauté. Notre vie comporte une dimension érémitique, mais nous ne vivons pas en loups solitaires. Il ne s'agit pas simplement d'habiter ensemble, comme souvent dans les ordres apostoliques où chacun est absent une grande partie de la journée parce qu'il va à son propre travail. La vie de communauté fraternelle est caractéristique du Carmel. J'en ai déjà parlé. Cela nous aide à marcher sur la route de la vérité, car

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

moment, il m'a dit de baiser la terre chaque matin en signe d'action de grâce de ce que je suis au Carmel ! J'ai suivi son conseil. Chaque matin je sautais du lit, et même si je pleurais de fatigue, je me prosternais, je baisais le sol et je rendais grâce de ce que j'étais au Carmel. Ensuite je disais ma prière du matin habituelle :

Tu m'as appelée, Seigneur, me voici !

Marchons ensemble, Seigneur !

Je veux être là où Tu es

et marcher là où tu vas.

Je le fais aussi maintenant que je suis malade, seulement je ne saute pas du lit, mais je me prosterne avec précaution pour baiser le sol.

Importance de l'action de grâces. Qu'au moins je l'exprime par mes gestes si mes sentiments ne s'y rallient pas.

J'ai beaucoup reçu de notre amitié avec le P. Ladislav Örsy⁴¹. Il y a entre nous une grande différence d'âge, je peux cependant parler d'amitié. Notre première rencontre eut lieu quand tu m'as envoyée lui montrer les chemins de notre forêt. Nous avons eu une excellente conversation. À cette époque et depuis des années, j'étais préoccupée par la question de la liberté. Je cherchais la vraie liberté intérieure, et je ne savais comment y parvenir. Être libérée du mal, libre de faire le bien. Le Père Ladislav me dit quelque chose qui modifia du tout au tout mon point de vue : « L'important n'est pas de me sentir libre, mais que Dieu soit libre de faire en moi ce qui Lui plaît. » C'est ainsi que je formule ce qu'il m'a dit comme c'est resté dans mon souvenir. Le Père Ladislav l'a sûrement formulé de façon plus belle et plus précise. Cela a ouvert devant moi un monde

nouveau. Sur cette question de la liberté mon regard en a été détourné de mes petits combats et de moi-même pour s'orienter vers Dieu.

J'ai fait ma dernière retraite au cours du printemps qui a suivi ma profession solennelle. Je m'en souviens, j'ai presque fui dans la solitude pour vivre en présence de Dieu. J'ai lu l'Évangile de Marc. La solitude de Jésus m'a beaucoup frappée. Les disciples ne le comprennent pas, les scribes le persécutent, sa famille le tient pour fou, Il n'a pas d'amis. Quant à Jésus, Il se tait. Pendant sa Passion aussi Il se tait jusqu'au bout. Le silence de Jésus m'a beaucoup frappée.

Seigneur, aide-moi à accueillir la solitude !

Aide-moi à me taire : inutile qu'on sache ce qui me fait mal.

Et aide-moi à ne pas juger !

J'ai prié en partant de la scène du lavement de l'Évangile de Jean (Jn 13, 1-28). Laver les pieds de mes sœurs, ne pas juger, fermer les yeux sur leurs faiblesses, couvrir leur nudité, guérir les blessures qu'elles ont reçues au cours de leur pèlerinage terrestre. Le dernier jour, j'ai beaucoup réfléchi, comment puis-je retourner vivre avec la communauté ? Il y a tant de manques d'amour en moi.

Je lisais *La Montée du Carmel*, *la Nuit Obscure*. Maintenant je les comprenais mieux : Dieu nous conduit, nous, nous devons nous remettre entre ses mains.

Je souhaitais apprendre quelque chose de la douceur de Jésus. Qui est-Il ? Qu'est ce que la douceur ? Que signifie la longanimité ? Jésus au jardin de Gethsémani : « Alors lui apparut, venant du ciel, un ange qui le réconfortait. » (Lc 22, 43) J'aurais pensé que Jésus en serait apaisé et fortifié, mais non : « En proie à la détresse, il priait de façon plus insistante. » (Lc 22, 44) Au cours de cette année j'ai souvent fait la même

expérience.

Pendant une demi-journée, j'ai pensé à la veuve qui avait mis ses deux dernières piécettes dans le Trésor (Mc 12, 41-44). Cette scène d'évangile me revient à chacune de mes retraites. Elle a toujours eu pour moi de l'importance, mais je n'y avais pas particulièrement réfléchi. Cette fois-ci au contraire elle m'a bouleversée, agitée même. Qu'est-ce que deux piécettes dans le Trésor ! Cela ne compte pas. Mais pour moi c'est tout ce que j'ai pour vivre. Quel sens cela a-t-il de le donner ? Mais Jésus a tout donné Lui aussi, qu'on l'estime ou non. Voilà pourquoi il me faut tout donner, que cela ait un sens ou non.

Cela a été ma dernière retraite. Difficile, en des temps difficiles. J'attendais beaucoup celle de l'année suivante, mais comme je l'ai déjà dit, il a fallu la remettre de mois en mois, et pourtant j'avais un besoin grandissant de force pour l'avenir qui se dessinait. En fin de compte cette force m'a été donnée d'une autre façon. J'en parlerai plus tard.

QUELQUES MOTS SUR MON IMAGE DE JÉSUS

J'en ai déjà parlé à plusieurs reprises, quand j'ai senti qu'elle changeait. La dernière était l'image du Seigneur. À côté de cette image s'en profilait une. Je suis l'ami de l'Époux. Je ne suis pas la fiancée de l'Époux, mais son ami, qui se tient à côté de lui, entend ses paroles et en est ravi de joie (cf. Jn 3, 29) Voici ma place : me tenir à côté de l'Époux et me réjouir de Sa joie. Me réjouir aussi quand l'Époux s'en va avec sa fiancée, et me laisse en tête-à-tête avec moi-même. Alors je dois encore plus me réjouir de leur joie à tous les deux. Je sentais que c'était ce que j'avais à faire, et j'avoue que j'en ai eu souvent le cœur brisé. Cette pensée reste en moi de façon continue.

L'image du Seigneur a été remplacée par celle du compagnon, du frère. Peut-être quand on a découvert ma maladie. Si je

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

envoyée tout de suite en oncologie et m'a obtenu un rendez-vous le lendemain avec le chirurgien. Il était déjà assez tard : j'étais venue à la mammographie vers 8 heures et demie-9 heures et il était environ midi quand j'ai parlé avec le médecin.

Je me suis rendue en oncologie. Je ne savais que penser, mais il était clair que cela transformait complètement ma vie. Je me suis présentée à l'accueil de l'oncologie. Cela m'a fait du bien qu'avant même que je me présente, on me réponde que la doctoresse oncologue m'attendait, et ils m'ont indiqué où aller pour la trouver. Le bâtiment était vide : un vendredi, il était midi passé... J'ai dû beaucoup attendre, au moins deux heures. J'étais assise seule dans le couloir, je m'habituais à la nouvelle situation, j'essayais d'imaginer ce que serait ma nouvelle vie. M'appuyant sur mon expérience passée, je me disais : je me tairai tant que je pourrai. Puis Á. P. est venue pour se faire examiner, nous avons attendu ensemble la doctoresse. Je ne la connaissais pas, mais elle s'est présentée et nous nous sommes mises à parler. Je ne lui ai pas dit quelle maladie j'avais, mais il était évident qu'elle s'en doutait. Elle m'a parlé de la doctoresse, pour que je ne sois pas surprise en la voyant. Son aspect dur et militaire cache une personne très bonne et très compétente.

Dès la première rencontre la doctoresse m'a fait une impression positive. Pourtant elle était vraiment comme on me l'avait décrite ! Elle m'a examinée et m'a dit elle aussi ce que j'avais déjà entendu lors de la mammographie. Elle voudrait me faire commencer la chimiothérapie le plus tôt possible. Je crois que nous nous sommes tout de suite bien aimées. Peut-être à cause de ma jeunesse et du stade avancé de ma maladie.

Elle m'a envoyée au laboratoire pour qu'on me fasse une prise de sang. Cela paraît peu de chose, mais pour moi comme pour

les infirmières c'est devenu une véritable épreuve. Malgré leur savoir-faire elles n'arrivaient pas à me prendre les quatre ou cinq tubes de sang demandés. Elles m'ont fait beaucoup boire, plusieurs ont essayé de me piquer, mais le résultat était lamentable : pour un nombre de piqûres impressionnant à peine un demi-tube de sang. Elles sont allées dire à la doctoresse : impossible de lui prendre du sang. Alors, je ne comprenais pas l'importance de la chose ; qu'en serait-il pour la chimiothérapie ? La réponse ne s'est pas fait attendre : il faut lui implanter une canule. Cela se place dans la poitrine sous la peau et cela conduit au cœur. Cela signifiait un peu de retard pour commencer le traitement : il fallait se la procurer, me l'implanter, attendre que la blessure de l'intervention guérisse, avant de commencer quoi que ce soit d'autre.

Je pouvais rentrer à la maison. Fatiguée, assoiffée et affamée, mais je ne sentais rien, je n'avais qu'une pensée : je me tiens sur le seuil d'une nouvelle vie. Je suis partie. Sur le chemin du retour, je me suis arrêtée à la petite église gréco-catholique, qui est l'église la plus proche de l'oncologie. J'ai accueilli ce cadeau que je recevais pour mes 33 ans et j'ai remercié le Seigneur : je sentais que c'était le cadeau que le Seigneur m'avait réservé pour mon entrée dans l'âge du Christ. J'ai offert tout ce que cette maladie allait apporter avec elle pour la communauté.

Le chemin du retour vers la gare des autobus me faisait passer devant l'hôpital où j'étais soignée pour ma maladie immunologique. J'aurais dû y être hospitalisée la semaine suivante pour un traitement. Je vais prévenir, me suis-je dit, que je ne viendrai pas. J'y avais depuis peu un nouveau médecin, avec lequel je ne m'entendais pas. Cette fois aussi, quand je me présentai et demandai si je pouvais lui parler deux minutes, il

me répondit de mauvaise grâce que oui. Il me fit longtemps attendre, puis sortit de son cabinet et me demanda sur un ton condescendant : « Voulez-vous que nous parlions ainsi ou vaut-il mieux nous asseoir ? » « Peut-être vaut-il mieux nous asseoir » lui ai-je répondu. Je lui ai dit en deux mots où j'en étais. Son attitude a changé du tout au tout, il est devenu et aimable, et soudain avait du temps à m'accorder. Il m'a proposé de m'aider. Ce geste m'a beaucoup touchée.

Dans l'autobus, j'ai réfléchi à ce qui allait arriver. Demain je prends le car très tôt, je parle au chirurgien. Il faudra que je sois hospitalisée plusieurs fois pour les chimiothérapies. Comment vais-je annoncer cela aux sœurs ? Cela va peser sur la vie de la communauté, j'essaierai de vivre ma maladie le plus silencieusement possible. Mais nous avons actuellement avec nous sœur Alix-Anne, la Présidente de la Fédération des Carmels du Nord de la France, et sœur Myriam va sûrement parler avec elle cet après-midi, il faut parler de l'affaire de la Transylvanie. Je n'aurai pas la possibilité de lui parler, il ne faut pas que je la surcharge actuellement en lui annonçant que je suis malade, je vais juste lui écrire un billet pour lui dire que je vais demain chez le médecin. Plus tard nous pourrons peut-être parler. Elle a tant à faire ! Il va y avoir la prise d'habit de J... – Des pensées de ce genre tournaient dans mon esprit. Je savais surtout que je devais porter ce fardeau seule, sans le faire peser sur la communauté. Je n'avais pas l'impression de vivre une tragédie. J'avais reçu une grande croix à porter, une maladie grave qui s'accompagnerait de beaucoup de souffrances, mais ce n'était pas tragique, il y a pire, on guérit du cancer du sein, pour mon trente-quatrième anniversaire je serai guérie, c'est un cadeau que j'ai reçu seulement pour ma trente-troisième année, puisque Dieu a des plans sur ma vie.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

le département d'oncologie était encore assez calme. On attendait pendant des heures, mais le médecin pouvait consacrer quelques minutes à chaque malade en particulier. Les infirmières s'arrêtaient toujours pour dire quelques mots gentils. Plus tard le nombre des malades a énormément augmenté⁸ – il y avait toujours foule –, et la gentillesse, la patience, la qualité du service se sont dégradées. Mais, à part cette remarque, je ne puis dire que du bien : tout le monde était gentil avec moi. Je n'ai jamais fait l'expérience d'être traitée avec autant de bonté que depuis que je suis malade.

Je ne l'ai peut-être pas dit, mais je sens que cela est important : quand je suis tombée malade, j'ai dit au Bon Dieu que je ne voulais pas moins souffrir que les autres. Je voulais recevoir les mêmes traitements, attendre mon tour comme tout un chacun, recevoir tout le traitement ; ce qui signifiait que je ne voulais pas de guérison miraculeuse. Je voulais accueillir toutes les surprises que réserve la maladie, en solidarité avec les personnes qui souffrent.

Je parle surtout de choses extérieures en y ajoutant parfois un mot sur mon état intérieur. C'est peut-être ennuyeux, mais je ne peux mieux faire.

En résumé : cette première étape a été marquée par une grande confiance, par la certitude que j'étais dans les mains de Dieu. J'avais accepté en principe l'éventualité que le Bon Dieu me rappelle à Lui, mais la conviction que j'allais guérir, parce que Dieu avait des plans sur ma vie, était la plus forte.

J'expérimentais votre amour fraternel et cela me donnait une grande joie. Je n'avais pas à porter ma croix seule ; au contraire, vous m'aidiez et me souteniez de toutes les manières possibles.

J'expérimentais aussi la joie d'exister. Je n'ai pas conservé

d'autre travail que la roberie et la sacristie. Je faisais encore chanter, si j'étais à l'Office. J'étais incapable d'atteindre de hauts rendements, j'essayais pourtant de faire tout ce que je pouvais. J'avais compris que ce n'était pas pour mon rendement que l'on m'aimait. Je sentais que c'était mon être qui était important, plus que mes actes. Cependant cette intuition ne m'était pas donnée de façon continue. Depuis, aussi, je lutte contre mon impuissance ou contre le sentiment d'être un fardeau.

PRIER ?

Au début, je poursuivis ma vie de prière de la façon accoutumée : prière avec la communauté, oraison. À l'époque des deux premières chimios, je pus encore dire le chapelet. Ensuite cela devint plus difficile. Tout effort d'attention augmentait mes nausées, de plus en plus douloureuses. Je ne pouvais pas lire. Même dire la prière du Seigneur me demandait une force surhumaine. Il restait les oraisons jaculatoires. Cependant, je me savais en présence de Dieu et cela me suffisait.

On m'a donné un petit lecteur CD. Sœur K. m'a enregistré le Nouveau Testament ; je lui en suis encore reconnaissante. C'était bon d'écouter tout simplement la Sainte Ecriture, surtout les nuits sans sommeil. Cela m'aidait. A cette époque, je pouvais encore écouter. Le temps viendrait où même écouter deviendrait épuisant.

J'ai commencé à avoir des nuits d'insomnies. Tant que j'ai pu dormir, je ne me doutais pas de quel trésor j'étais en possession. Maintenant, je peux éprouver de la compassion pour les personnes qui souffrent d'insomnies. Parfois, je supporte paisiblement les insomnies, je pense et je prie, étendue ; parfois, il me semble que je vais devenir folle. Je peux dire avec Job :

« Etendu sur ma couche, je me dis : “A quand le jour ? ” sitôt levé : “Comme le soir tarde ! ” » (Jb 7, 4). Il y a même pire, quand pensées torturantes, cauchemars, problèmes insolubles se présentent à mon esprit – je suis totalement impuissante face à eux – c’est à peine si je peux attendre le jour. Si cela se produit une fois, deux fois, cela passe, mais quand cela dure pendant des mois ou des années, cela use complètement.

Certaines nuits se passent dans un demi-sommeil, je suis à moitié étourdie. D’autres nuits, je suis tout à fait lucide : dans ce cas, à minuit, une heure ou deux heures du matin, je renonce à dormir, je me lève, je lis, je peins ou je repasse.

Pendant deux ans et demi, cette épreuve ne s’est guère adoucie. Depuis quatre mois, c’est devenu un peu plus supportable.

CHAMBRE STÉRILE

Lors de ma première série de chimios, j’ai presque toujours dû rester en chambre stérile après les chimios à cause des mauvais résultats de mon analyse sanguine. A l’exception des deux premières fois, j’ai été seule en chambre stérile. J’ai dû lutter avec la solitude de la chambre stérile.

Je me rappelle spécialement la dernière fois ; j’y ai passé en tout et pour tout trois jours seule. Mais quelle solitude ! J’étais très mal physiquement. Je ne pouvais lire. Je n’ai pas réussi à dormir une seule minute pendant les deux nuits que j’ai passées là, et pourtant j’ai demandé des somnifères à plusieurs reprises. Je ne pouvais ni m’asseoir ni me coucher, tout me faisait mal. C’est à peine si je supportais de me promener quelques minutes dans ces deux mètres carrés. A la fin du second jour, j’ai senti que j’allais devenir folle : je ne pouvais plus supporter cela !

Dans ma détresse, j’ai pris l’Evangile de Jean et commencé à lire le récit de la Passion de Jésus. Et j’ai alors reçu une grande

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

manteau à chaque sœur avec un tissu très léger et aussi, si j'étais à l'Office, continuer à faire chantre.

C'était une bonne expérience de plus : je n'étais pas indispensable. On pouvait organiser la vie sans mon concours actif.

Tout le monde courait à son travail. Moi, j'étais en dehors – ce qui peut être très difficile à vivre, mais donne une grande liberté. Je n'ai pas d'importance, il ne faut pas me prendre tellement au sérieux. Cela donne aussi de la liberté dans la mesure où l'on n'a pas à se faire de souci pour l'avenir.

La maladie m'a aussi un peu libérée de la peur de la souffrance. Voilà, j'ai une maladie grave, mais c'est supportable, on reçoit la force pour cela. Pendant longtemps c'est ce que j'ai ressenti ; mais à la lumière des derniers mois je n'en suis plus aussi sûre. Je suis faible. Si une force venant d'en haut ne me soutient pas, je m'effondre sous le poids du mal et de la souffrance.

Tout attachement exagéré limite ma liberté, car la peur de perdre dresse des limites. Plus je suis pauvre, moins je veux avoir de possessions, moins il y a de choses qui me lient. Le grand danger qui pourrait me menacer, serait de perdre l'amour de mes sœurs ou de voir vaciller la certitude que j'ai d'appartenir à la communauté. Ce n'est pas une niche bien chaude que je désire, mais l'amour fraternel vrai de la communauté qui donne appui et force pour tenir.

Dieu merci, la miséricorde de Dieu, son amour et sa fidélité sont sûrs. Il ne nous les refuse pas, je n'ai pas à craindre de les perdre.

J'ai souvent prié avec les mots de Jésus : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger. J'ai eu soif, et vous m'avez donné à

boire. J'étais un étranger, et vous m'avez accueilli ; nu, et vous m'avez vêtu ; malade, et vous m'avez visité ; prisonnier, et vous êtes venus me voir. »

(Mt 25, 35). J'entendais toujours ceci : « Kinga, donne-moi à manger, donne-moi à boire, couvre ma nudité, aide-moi dans la maladie, accueille-moi, moi qui suis seul ! » Il y a des années, un jour où je priais avec ce texte d'Évangile, j'ai entendu ces paroles : « Kinga, permets qu'on te fasse du bien ! Laisse apaiser ta faim et ta soif, couvrir ta nudité par les autres ! Laisse-les te venir en aide dans ta maladie ! Laisse-les mettre en pratique la miséricorde envers toi, ne te contente pas de vouloir, toi, faire du bien aux autres ! » Cela m'a atteint en plein cœur. Je ne savais pas alors, je ne comprenais pas que j'avais un problème à ce propos. Je ne pouvais vivre cela dans le concret, mais cette pensée m'a accompagnée. Je sentais que c'était une parole de Dieu à moi adressée.

Demander, adresser des demandes : la péricope de l'ami importun qui ne se lasse pas de frapper à la porte, a pour moi beaucoup d'importance.

« Mon ami, prête-moi trois pains, parce qu'un de mes amis m'est arrivé de voyage... – Ne m'ennuie pas, la porte est fermée maintenant, et mes enfants et moi, nous sommes au lit ; je ne puis me lever pour te les donner. » Jésus clôt la parabole par cette affirmation : « ... même s'il ne se lève pas pour les lui donner en qualité d'ami, il se lèvera du moins à cause de son impudence et lui donnera tout ce dont il a besoin. » (Lc 11, 5-8).

Je ne savais comment comprendre ce texte. Si j'ai besoin de quelque chose, je le demande une fois, deux fois, trois fois si j'en ai grand besoin. Mais ensuite ? Si ce n'est pas par amitié

qu'on me donne ce pain, que vaut-il ? Il aurait dans ma bouche un goût amer. Je ne peux pas insister davantage. Et j'ai la même conduite envers Dieu et envers les hommes. S'il faut demander pour quelqu'un d'autre, je le fais peut-être plus facilement. Si je vois qu'une sœur a un habit déchiré, j'intercède volontiers pour elle. Si, par exemple, moi j'ai besoin d'une paire de chaussures, il me faut du temps pour prendre mon courage à deux mains avant d'en demander d'autres ; je commence par bien réfléchir en me demandant si j'en ai vraiment besoin ou bien si j'en ai seulement envie ?

J'ai la même réaction au plan spirituel. J'ai du mal à demander pour moi-même. Disons que j'aimerais guérir. Je demande avec prudence, parce que je ne sais pas ce qui est bon pour moi. Dieu sait mieux que moi ce qui peut me faire du bien, ce qui peut lui apporter le plus de gloire, ce qui est l'intérêt de la communauté. Je prie donc plutôt pour pouvoir accueillir la volonté de Dieu et aimer son dessein.

*« Prions ! Visite cette maison, Seigneur,
et éloignes-en tous les méfaits de l'ennemi.
Que tes saints anges qui y habitent
nous gardent dans la paix
et que ta bénédiction soit toujours sur nous !
Par Jésus le Christ Notre Seigneur. »*

Depuis que je suis malade, je suis souvent incapable de lire et je n'ai pas la force de prier. Je me suis fait un texte de Complies, que je dis par cœur le soir, pendant les nuits d'insomnie. C'est ma prière de supplication. Je l'aime beaucoup et la prie volontiers n'importe quand. « Que la bénédiction et la paix de Dieu descendent sur cette maison, sur cette communauté, que Sa présence les emplisse ! » Je la prie volontiers maintenant aussi à l'hôpital dans la solitude de la chambre stérile, dans la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Sœur Kinga dans sa cellule





Au Carmel du Paquier,
dans les montagnes suisses

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qu'en dépit de la bonne ambiance, gaie, dans laquelle je vivais, de la force d'âme dont je tentais de faire preuve, mes forces diminuaient. Je ne pouvais même plus faire le tiers des trajets de l'année passée. J'étouffais. Je sentais dans mon épaule de forts élancements et la douleur ne faisait que croître. Je ne me fortifiais pas. Au contraire, je m'affaiblissais de plus en plus. Je savais que c'était grave, mais je ne voulais pas en parler. Que se réjouissent les sœurs étrangères de me voir de bonne humeur ! Et que mes sœurs de Hongrie se réjouissent de ce que je sois bien ! On avait bien le temps de s'angoisser !

Ces six semaines ont été un vrai cadeau ; ma retraite a été intensive, Dieu lui-même dirigeait mes prières, mais pas comme je l'aurais imaginé. Les sœurs, les rencontres, les événements partagés, le travail silencieux et solitaire, le joyeux travail en commun à l'atelier des biscuits : tout cela m'a enrichie de joie et d'amour. Quand je suis rentrée en Hongrie, un verset d'Écriture s'est imposé à moi comme un résumé :

*« Alors lui parut un ange venant du ciel
qui le réconfortait. » (Lc 22, 43)*

Je le savais : le Seigneur m'avait fortifiée. Il avait envoyé son ange, ses anges pour me fortifier, car j'allais en avoir besoin. La croix se présentait.

Je suis donc repartie. Quand je suis arrivée le soir au monastère, j'étais pleine de la joie du revoir, je savais combien de grâces j'avais reçues. Vous aussi, vous étiez contentes de moi. « Jamais je ne t'ai vue aussi heureuse d'un bonheur sans nuages », m'as-tu dit. Une de nos jeunes a vu autour de moi la lumière du Thabor. J'en suis heureuse. Je voulais que ce soit heureux de part et d'autre. Je ne voulais pas causer tout de suite d'inquiétude. Le lendemain cependant, quand je suis allée consulter mon oncologue, je lui ai dit concrètement et avec

décision de quoi je souffrais. Elle m'a examinée, et bien qu'elle n'ait rien dit, j'ai lu dans son regard l'inquiétude. Elle s'est dépêchée de prendre rendez-vous pour un CT¹⁵.

De jour en jour je sentais mon état se dégrader. Je me couchais en me disant : « Me lèverai-je demain ? » Cependant, je ne le disais à personne. On aura bien le temps après le CT. Pourtant, même avant, on vit bien qu'il y avait des problèmes. On me mit chanter. J'essayais de remplir ce service au prix de grands tourments. Un jour cependant, je ne pus pas continuer, je ne pouvais pas respirer. J'en ai pleuré, je sentais que je ne pourrais jamais plus chanter. J'aurais voulu pour la solennité de Tous les Saints, en guise d'adieu, chanter la lecture sur le ton à deux voix avec une autre sœur, mais impossible. Je ne pouvais déjà plus chanter l'Office. Et cette rupture était plus douloureuse que je ne le pensais.

Le CT ne montra pas de métastases, mais révéla qu'il y avait de l'eau dans mon poumon gauche. Quand nous portâmes ce résultat à l'oncologue, elle nous envoya vite en chirurgie, pour qu'on aspire l'eau de ma poitrine. Ils commencèrent le jour même et aspirèrent quatre litres d'eau de mon poumon. La première nuit fut très difficile, j'avais très mal, surtout quand on m'aspirait l'eau du poumon. On me donnait la dose maximum de calmants, mais je gémissais de souffrance. Le lendemain, on m'a posé la première compresse de calmant, et ainsi la douleur est devenue supportable. Il est vrai que cela m'a abruti une grande partie de la journée. Quand quelqu'un venait, médecin ou visiteur, je le voyais comme venant de très loin, je revenais à moi lentement, et quand il s'en allait, je retombais lentement dans un état comateux. J'ai dû rester là une semaine, couchée la plupart du temps, à cause des perfusions et de l'oxygène qu'on me donnait. J'étais cependant de bonne humeur. Avec mes

compagnes de chambre nous bavardions agréablement, quand notre état le permettait. Mon cœur s'est particulièrement ému pour deux de mes compagnes de chambre que l'on soignait elles aussi de leur cancer.

Tu es venue me voir. Notre conversation m'a beaucoup donné. Je me suis rendu compte que vous aussi vous viviez ces jours-là la crainte de la mort qui m'avait saisie quinze jours plus tôt. Ce sentiment ne me tourmentait plus alors. Les médecins me soignaient, je pensais donc que j'étais hors de danger. J'appris que l'eau du poumon était produite par les métastases de la plèvre, mais que le problème avait été résolu et pouvait être écarté pour des années. J'ai beaucoup de reconnaissance pour le chirurgien qui est intervenu. C'est un homme bon et un médecin compétent. C'est lui qui m'a proposé les compresses de morphine en me disant : « Vous avez bien assez à souffrir. »

Je n'avais aucun appétit. On essayait gentiment de me faire manger. Un jour – c'est un très bon souvenir – j'ai dû déjeuner trois fois, parce que trois visiteurs sont venus l'un après l'autre, apportant chacun des gâteries « qu'il fallait absolument que je mange ». J'ai fait beaucoup d'expériences positives. Je considère cette semaine à l'hôpital comme un cadeau ; il est vrai pourtant, que j'ai alors beaucoup souffert.

Je suis retournée ensuite voir l'oncologue avec cette pensée : « Je ne veux plus de chimio. » Elle a commencé par me poser la question : « Que diriez-vous, si... ? » J'ai secoué la tête : « Je n'en veux plus. » « Je vais réfléchir, m'a-t-elle répondu, et en parler à l'équipe médicale du service d'oncologie ».

La semaine suivante, elle m'a dit qu'ils pensaient qu'il fallait que je continue les chimios, c'était ma dernière chance. Je demandai un temps de réflexion, parce que tu n'étais pas avec moi. Tu m'as conseillé d'essayer : n'évitons pas cette dernière

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Carmel de Paquier, 3 septembre 2009

Mes biens chères Sœurs,
chère Sœur Myriam,

Voilà que Kinga est entrée dans la vie où il n'y a plus de larmes, de souffrances, de douleurs... Elle est dans la joie et le bonheur du face à Face de Dieu. Je garde de Kinga un très bon souvenir. Elle m'a édifiée par son courage, par la force intérieure avec laquelle elle a porté la maladie qui l'a « condamnée à mort », par son sourire, sa gentillesse, son attention à l'autre. Jamais elle ne s'est plainte. Partout elle mettait la main à la tâche jusqu'à ce que tombent de son front des gouttes de sueur, de faiblesse, puis elle se retirait avec un sourire, puis elle revenait. Elle voulait tout essayer, tout faire, tout apprendre, des biscuits aux bougies, à la roberie, dans la liturgie, même accompagner nos Complies à la cithare. C'était beau pour moi de jouer avec elle pour les Complies...

Elle pouvait si bien s'émerveiller devant la beauté, beauté de la création, devant la beauté qui se reflète dans les icônes qu'elle a écrites...

Elle est vraiment présente et le restera parmi nous ; son passage au Paquier nous a profondément marquées et il semble même qu'elle intercède auprès de Dieu pour que nous ayons cinq postulantes. Par elle nous avons pu avoir des liens plus profonds et vivants avec vous et c'est de la joie... Que cette relation se garde...

Le docteur Zatloukal¹⁸ me disait : « C'était comme un ange qui est passé dans mon cabinet. » J'aime penser à Kinga. Son âme était si belle, je la sentais prête pour le ciel. J'espère que vous

aussi vous la sentez présente et qu'elle vous met la joie dans le cœur.

Grande union de prière et toutes mes salutations.

Sr Esther-Bénédicte

Ce livre est la suite du livre *Le Cristal et le feu*, paru aux Editions du Carmel de Toulouse, qui relate la vie et la vocation de sœur Marie-Elisabeth, dont la personnalité a eu un rôle déterminant dans la vie de sœur Kinga. Recommandons-nous à leur intercession !

¹ C'est le nom de l'hôpital universitaire de Pécs.

² Madame Mária Vollnhofer d'Innocenzo.

³ Ruberval Monteiro OSB, religieux brésilien, a fait des études de Beaux-Arts chrétiens à Rome et peint des fresques dans de nombreuses églises à travers le monde.

⁴ Rôle principal de la pièce inspirée du livre écrit par Eva Janikovsky.

⁵ János Pilinszky, né en Hongrie en 1921 et mort en 1981, fut un des plus grands poètes hongrois du xx^e siècle.

⁶ Kinga veut dire par là qu'elle a changé par rapport à ce qu'elle était avant de se savoir atteinte du cancer.

⁷ Melinda est une jeune femme mariée, maman de plusieurs enfants et tertiaire du carmel, dont Kinga a fait la connaissance à une session d'écritures d'icônes.

⁸ En effet le service d'oncologie d'un autre hôpital de Pécs a été supprimé et les malades ont été dirigés vers le service où sœur Kinga était suivie.

⁹ Henri J.M. NOUWEN, *The Genesee Diary : Report from a Trappist Monastery*, livre écrit en 1976.

¹⁰ . Sommet de la Gruyère de plus de 2000 mètres proche du Carmel du Paquier.

¹¹ Revue des carmes de Hongrie.

¹² Religieux grec-catholique, aujourd'hui évêque des Grecs-Catholiques de

Hongrie.

13 Curé grec-catholique de Pécs, ami de notre communauté.

14 Il avait entre temps été nommé évêque.

15 Computerized Thomography : il s'agit d'un scanner thoracique.

16 Ami de notre communauté, ébéniste et oblat bénédictin.

17 Prêtre du diocèse de Pécs qui célébrait alors l'Eucharistie au carmel tous les dimanches et a continué jusqu'à ce qu'il soit nommé curé de Siklos.

18 Médecin qui a soigné Kinga en Suisse pendant ses séjours au Paquier. Depuis ils restaient en correspondance et Kinga espérait beaucoup que le docteur Zatloukal pourrait nous rendre visite à Magyarorszék comme il en avait l'intention.